

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

SOUFFRANCES D'HIVER.

Le souffle de l'automne a jauni les vallées ;
Leurs feuillages errants dans les sombres allées
Sur le gazon flétri retombent sans couleurs ;
Adieu l'éclat des cieux ! leur bel azur s'altère,
Et le somptueux charmant de l'oiseau solitaire
A disparu comme les fleurs.

L'aquilon seul gémit dans les campagnes nues ;
Tout se voile ; les rieux, vaste océan des nues,
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et changeant ;
L'orage s'est levé ; l'hiver s'avance et gronde ;
L'hiver, saison de jeu pour les riches du monde,
Saison de pleurs pour l'indigent.

Oh ! le vent déchaîné sème en vain les tempêtes,
Heureux du monde ! il passe et respecte vos fêtes
L'ivresse du plaisir embellit vos instants,
Et, malgré les hivers, vous respirez encore,
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,
Un dernier souffle du printemps.

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie ;
Soulèvez, soulèvez ces longs rideaux de soie,
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin !
Hélas ! à votre seuil que verrez-vous paraître ?
Quelle femme éplorée, ou bien encor peut-être
Un vieillard tout pâle de faim.

Oh ! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure,
Sous ces toits indigents, froids et triste demeure
Où l'aquilon pénètre, et que rien ne détend !
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère,
Qui, glacée elle-même au fond de la chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant !

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides ;
Le bruit des instruments vous dérobe à moitié
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles,
Ce cri de désespoir qui va jusqu'aux entrailles :
Oh ! pitié ! donnez par pitié !

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !
Ils sont là : leur voix triste essaie une prière ;
Dites, resterez-vous aussi froids que la pierre
Où s'agenouille la douleur ?

Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir ;
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on n'a pu tarir !

Donnez : et, quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit tout oppressée,
Le frisson de la mort sera moins douloureux ;
Et, quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz : " J'ai connu la pitié de la terre :
" Je puis la demander aux cieux ! "

E. TROUVÉ.

EDUCATION.

DU VÉRITABLE FONDAMENT DE LA DISCIPLINE.

I.

LA CRAINTE.

Le bon esprit des élèves, est la condition indispensable de la discipline dans une école. Sans lui, il n'y a pas de talent qui puisse y entretenir le travail, l'ordre et le silence.

Mais comment faire régner ce bon esprit parmi les élèves ?

comment leur inspirer les sentiments à l'aide desquels nous espérons pouvoir les conduire ? Là est toute la question.

Pour conduire les hommes nous avons quatre moyens principaux, l'intérêt et le devoir, la crainte et l'amour.

De ces quatre moyens, deux, l'intérêt et le devoir, ont évidemment peu d'action sur les enfants. Le devoir est sans aucun doute le sentiment que nous devons le plus chercher à développer chez tous les hommes. Mais à l'école, avec les enfants que nous avons à former, le devoir, nous ne devons pas nous le dissimuler, sera plutôt un résultat qu'un mobile. Tous nos efforts doivent avoir pour but d'imprimer avec force ce sentiment dans leur cœur, afin d'en faire à l'avenir le mobile principal de leurs actions. C'est le but fondamental de l'éducation morale, et, quand on l'a atteint, la tâche est à moitié accomplie.

Mais pour arriver à faire pénétrer profondément ce sentiment dans le cœur des enfants, de manière à en faire un motif dirigeant de leurs actions, il faut s'emparer de ce cœur par un autre moyen. Le devoir, malgré la puissance de ce sentiment, malgré sa supériorité sur tous les autres, ne peut donc pas figurer comme le premier en date parmi les mobiles de la conduite de l'enfant, il ne peut pas être posé au début comme le fondement de la discipline : il doit être préparé par un autre.

Il en est de même de l'intérêt, lors même que nous prendrions ce mot dans le sens le plus large, et en y comprenant tous les avantages que nous pouvons retirer des choses, les avantages matériels comme les avantages intellectuels et moraux, les intérêts du corps comme ceux de l'esprit, les jouissances des sens comme les satisfactions de l'amour-propre.

L'intérêt est, en effet, un sentiment que l'enfant comprend peu. C'est que notre intérêt bien entendu est toujours associé à une pensée d'avenir, c'est-à-dire à la chose dont l'enfant a le moins l'idée, et que la mobilité de son âge, entraînée par les objets présents, tient toujours éloignée de son esprit. D'ailleurs, l'intérêt qu'il peut avoir à travailler et à se bien conduire est d'un ordre un peu trop élevé pour qu'on puisse beaucoup compter sur l'efficacité de ce sentiment pendant les premières années du séjour de l'enfant à l'école.

Pour comprendre qu'il est de son intérêt d'étudier et de s'instruire, il faut un esprit déjà exercé ; or, quelle utilité l'enfant qui commence peut-il apercevoir à la plupart des choses qu'on lui enseigne à l'école, et surtout de la manière dont nos livres les lui font enseigner trop souvent ?

Quant aux avantages immédiats à tirer de l'attention, de l'application, du silence et de la docilité qu'on lui recommande, ils sont complètement nuls. En se conformant ponctuellement aux recommandations du maître, il évitera, il est vrai, les punitions, et, sous ce rapport, il peut avoir avantage à être laborieux, docile et obéissant ; mais c'est un avantage purement négatif, qui consiste tout simplement à se soustraire aux punitions. Le mobile déterminant, dans ce cas, n'est plus l'intérêt, c'est la crainte, c'est-à-dire un motif tout différent et auquel nous allons arriver.

D'un autre côté, les avantages matériels qu'on peut présenter à l'enfant dans la famille, le don d'objets attrayants pour son âge, les jouets, les friandises, les distractions, ces avantages n'existent pas à l'école. L'instituteur, dans l'éducation publique, n'a pas même la ressource des récréations extraordinaires ; puisque des règlements, auxquels il est tenu de se conformer, lui prescrivent à quelle heure il doit chaque jour commencer, finir ou reprendre sa classe, et ne lui permettent pas de s'en écarter un seul jour.

Le maître, j'en conviens, a à sa disposition les récompenses et les moyens d'encouragement usités dans les écoles, et, en première ligne, les prix, les places, les croix, les bons points et tout l'attirail des moyens d'émulation auxquels on a communément recours pour porter les élèves au travail. Mais ces moyens atteignent-ils bien le but que nous avons en vue dans ces lignes, celui d'établir et d'entretenir la discipline ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Nous n'avons point l'intention d'étudier aujourd'hui la question des prix et des récompenses, ni celle de l'émulation en général. Cette question est trop importante et trop vaste pour être ainsi traitée en passant. Mais pour nous en tenir à l'objet qui nous oc-